

Stéphanie Bodet

À la Verticale de soi



Guérin
éditions Paulsen

Photo de couverture : © Arnaud Petit
Stéphanie dans la fissure atypique d'*Annunaki*, à Indian Creek en Utah (USA)

© Éditions Paulsen, 2016

Collection Guérin – Chamonix – guerin.editionspaulsen.com

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media.

Stéphanie Bodet

À la Verticale de soi

Extrait numérique



Guérin
éditions Paulsen

Chapitre XIII

EL CAPITAN EN LIBRE

Un an avant le bivouac glacial de Patagonie, nous avons vécu une aventure extraordinaire à l'autre extrémité de l'Amérique latine, au Venezuela. La paroi sauvage d'où s'élance le Salto Angel, la plus haute cascade du monde, avait comblé nos désirs d'escalade les plus fous. Cette ascension s'était avérée si difficile, si complexe et si intense qu'au retour, tout nous semblait aisé... Une immense fringale nous avait saisis. Portés par cet élan, nous étions partis en Patagonie avant de mettre le cap au nord, direction le Yosemite, en Californie, un pèlerinage auquel tout grimpeur passionné de big wall se doit de sacrifier.

Notre longue journée au *Nose* était un lointain souvenir. À l'époque, nous avons grimpé les longueurs difficiles en tirant sur les coinceurs. Je brûlais de retrouver cette immense muraille de granit, sentinelle de la vallée. Nourrie des récits d'ascension des pionniers, émerveillée plus jeune par les photos de Lynn Hill, cheveux au vent sous la déferlante pétrifiée du *Nose*, je m'imaginai à mon tour affrontant en escalade libre les fissures de cette gigantesque paroi.

Il m'arrive, par sursaut, d'avoir de l'orgueil et de l'ambition. L'origine de ce sursaut avait été ce fantastique et éprouvant périple

au Venezuela. J'en étais sortie vidée, essorée. Mon petit être sensible avait besoin de recoller ses morceaux et les fragments de confiance qui lui restaient. Pour ce faire, rien de tel que d'imaginer un nouveau projet. Pour moi. Sans caméra ni film à la clef. Sans rien qui s'interpose entre le vivant et le vécu.

Arnaud a accepté de m'accorder son soutien comme je lui ai si souvent accordé le mien.

Le désir de réaliser El Capitan en escalade libre ne l'a jamais effleuré même si aucun Français ne s'y est attelé. Il préfère ouvrir de nouvelles voies ou gravir des itinéraires moins connus. De mon côté, j'ai le besoin profond d'expérimenter mes capacités, une maladie *intranquillité*, qui sourd du fond de l'être et me fait faire des choses dont je ne me serais pas crue capable. Ai-je acquis les qualités nécessaires pour une telle escalade : endurance, patience, persévérance ? Je n'en suis pas sûre mais qu'importe. Moins il me semble que j'ai de chances de réussir un projet, plus il me tente !

Pour un grimpeur européen, la difficulté d'El Cap en escalade libre tient au long système de fissures parfois entrecoupé de courts murs de granit lisse à petites prises. Si je suis particulièrement douée pour tenir des microprises, je suis loin d'être une spécialiste de la fissure. Mais je suis curieuse de me frotter à une gestuelle nouvelle, de retrouver l'état exaltant du débutant.

Mon choix se porte sur *Free rider*, une variante de la voie *Salathé* qui correspond parfaitement à ce que je recherche. Trente-deux longueurs, 1 200 mètres d'escalade de dalles lisses, de fissures et de cheminées impressionnantes... Les passages les plus redoutés ne sont pas ceux dont les cotations sont les plus élevées. Ce sont les fissures les plus larges qui ont rendu la voie célèbre. Cet itinéraire n'a été gravi en escalade libre qu'une seule fois par une femme,

la grimpeuse américaine Steph Davis. J'ai lu un article inspirant où elle relate son ascension. Steph Davis se présente comme peu douée. À ses débuts, à 19 ans, elle était à peine capable d'enchaîner deux tractions. Elle n'est pas Lynn Hill, loin de là, et elle le sait. Exagère-t-elle ? Pas du tout, me confirment des amis américains avec qui elle a grimpé. Ce qui fait sa force et la différence, écrit-elle, c'est son mental. Un mental à toute épreuve. Une hargne, une opiniâtreté et une patience increvable pour les projets de longue haleine. Elle ne laisse rien au hasard. Ses solos sont préparés des mois à l'avance, soigneusement planifiés, et sa devise se résume en deux mots : *work hard*.

Pour réussir *Free rider* en escalade libre, elle a installé des cordes fixes sur les 500 derniers mètres d'El Capitan et durant six mois, elle a travaillé chaque passage. La première fois, elle était incapable de tenir les prises et d'effectuer les mouvements de la longueur clef mais elle savait qu'avec un entraînement approprié, elle y parviendrait. Pour moi, championne du doute, une telle confiance est étonnante.

Avant de me lancer dans les fissures d'El Capitan, une petite préparation dans ce style d'escalade s'avère indispensable. Je prends la direction d'Indian Creek, dans l'Utah. La Mecque du « crack climbing ».

*

Chaque matin, fin prête à huit heures, Martina nous attend assise sur son sac à dos, une tasse de thé vert kombucha à la main. Elle a déjà effectué une heure de yoga dans le désert et préparé son tupper de sarrasin pour la journée, lorsque nous émergeons

de la tente et confectionnons à la hâte des pancakes arrosés de sirop d'érable que la jeune femme refuse poliment.

Face à notre amie, même Arnaud, pourtant organisé, a le sentiment d'être un amateur perpétuellement en retard. Quant à moi, remplie d'admiration, je songe qu'elle pourrait reprendre à son compte les mots de Monsieur de Sainte-Colombe dans *Tous les matins du monde*, le roman de Pascal Quignard : « Ce que j'accomplis, ce n'est que la discipline d'une vie où aucun jour n'est férié... »

Je connais Martina Čufar depuis mes premières coupes du monde. Le fair-play de la jeune grimpeuse slovène m'avait vivement impressionnée. Alors que je venais de monter, à l'âge de 19 ans, sur la troisième marche de mon premier podium aux championnats d'Europe, Martina qui ne s'était pas qualifiée pour la finale, était venue me féliciter, serrant ma main avec chaleur. Cette attitude m'avait touchée et j'ai toujours eu plaisir à la retrouver durant ces années de compétition.

Puis la vie nous a éloignées. J'ai arrêté prématurément le haut niveau pour passer du temps en montagne et voyager, tandis qu'elle a poursuivi une carrière de compétitrice couronnée par un titre de championne du monde de difficulté, et ce, sans jamais délaissé le rocher.

Particulièrement douée pour l'escalade à vue, où son endurance et sa grande souplesse lui permettent de venir à bout de voies difficiles, Martina est une grimpeuse exceptionnelle.

Après dix-sept ans passés sur les circuits de coupe du monde, elle venait de mettre un terme à sa carrière et rêvait de s'initier à la fissure. Nous voilà réunies.

Quel plaisir de retrouver le désert d'Indian Creek et ses monolithes de grès rouges émergeant du désert ! Ces couleurs m'émerveillent, ne m'évoquent rien de connu... Le site est pittoresque pour des Européens.

Nous avons installé notre petit campement sauvage au bout d'une piste qui s'efface dans le sable et nous passons nos journées à grimper jusqu'au coucher du soleil, nous confrontant à des fissures de toutes tailles.

Après la phase d'acclimatation, Martina s'en sort magistralement. C'est si bon de la voir découvrir à son tour ces sensations nouvelles. En escalade, on peut être champion du monde et avoir mille choses neuves à apprendre. C'est ce qui est formidable.

En assurant Martina sur le grès de Moab, je revis mes premiers pas en fissure. L'incompréhension d'abord, puis l'indispensable lâcher-prise, au sens propre. Ici, il faut renoncer à l'idée de trouver une prise sur le rocher. Renoncer, en somme, à s'agripper au connu. C'est le coincement de la main, du poing ou des doigts qui fait la prise, qui la crée. Parfois même, c'est le corps tout entier, dans les fissures extra-larges et les cheminées.

Devenir soi-même sa propre prise, voilà qui laisse songeur ! Mais lorsqu'on pige enfin, c'est le miracle ! La main proprement coincée dans la fissure, on sourit comme l'enfant émerveillé qui se dresse pour marcher. Eurêka ! Cette fissure qui nous paraissait impossible à grimper se transforme en « excursion de demoiselle » !

Au fil des jours, je m'aperçois que la compagnie de Martina me fait du bien, structurant mes journées, fortifiant ma confiance et ma persévérance. Les premiers temps, son rythme et son éner-

gie, son sérieux et son besoin d'en faire toujours plus, m'avaient inquiétée. Déstabilisée même.

Son hygiène de vie me rappelait cette discipline du haut niveau qui avait été jadis la mienne et que j'avais abandonnée au fil de nos expéditions, au profit de l'immersion paresseuse dans la culture locale. Pour vivre pleinement le voyage, fallait-il sacrifier de temps à autre à la « malbouffe » ? Par velléité, j'estimais que oui.

Martina suivait une diète précise qui m'avait paru extrême. Je m'aperçois qu'elle était simplement en avance. Je m'étais accommodée du régime discontinu de l'alpiniste-voyageur qui pourtant, à la longue, fatigue l'organisme. J'allais m'en apercevoir plus tard... Aujourd'hui, adhérant à la formule selon laquelle on est véritablement ce que l'on mange – et ce que l'on pense aussi, soit dit en passant – je prends grand soin à mon tour de mon alimentation.

Avec Martina, nous nous entendons fort bien en dépit de qualités résolument contraires : elle est ordonnée, je ne sais jamais où sont mes affaires. Elle possède une endurance folle mais peu de force ; j'ai une puissance innée mais des avant-bras rétifs aux combats de longue haleine. Elle salue le soleil dès qu'il pointe son nez ; lorsque je dis « hello », il est déjà bien haut. Elle est disciplinée, court tous les jours et s'étire à heures fixes quand je lis un bouquin sans montre ni horaire. Elle est indéfectiblement positive et confiante quand ma propre motivation connaît des fluctuations. Elle accorde de l'importance à ses victoires passées quand j'ai depuis longtemps oublié les miennes. Elle aime les livres de Paulo Coelho, je leur préfère les aphorismes de Cioran. Elle attend de trouver une pomme quand je grignote sans façon des crackers à la pompe à essence. Dans la voiture, elle écoute Céline Dion, je

lui demande de baisser le son ou lui impose la pop éraillée d'une Anglaise mélancolique...

En somme, je m'aperçois que Martina est une compagne bien plus motivante que moi. Mieux, c'est un coach-né. Jamais de ma vie, je n'ai mangé autant de brocolis !

*

Un matin, alors que nous finissons de laver nos gamelles, j'aperçois un coureur au loin, dans le désert. L'homme se rapproche, torse nu. Deux dreads flottent sur sa nuque. Je n'en crois pas mes yeux...

– Non... Ce ne serait pas Toni, par hasard ? dis-je à Arnaud.

– Mais oui !

À peine ravalons-nous notre surprise que l'Espagnol est face à nous, poings sur les hanches, cardio branché à la poitrine et sourire éclatant.

– *Que tal ?*

– Bien et toi ?

– Yé m'entraîne pour les marrathone... yé loué un camping-carr mais l'essence est chère ici, alors on ne peut pas bouger. Miriam est à la voiture avec la petite. On monte grimper cet après-midi. Vous allez à quel secteur ?

– *Ruby's Café.*

– Yé vous rejoins alors...

– Avec plaisir ! À tout à l'heure !

Incroyable... Nous avons quitté Toni à Caracas, il y a un an, exactement. Au dixième jour de notre ascension du Salto Angel, je l'aurais volontiers jeté par-dessus bord, mais je le retrouve ici

avec un réel plaisir ! Forcés de cohabiter sur nos minuscules vires de bivouac, nous en étions venus à ne plus pouvoir nous supporter. Les conditions s’y prêtaient. La paroi surplombante de 800 mètres de haut, le rocher inquiétant qui demandait une attention de tous les instants, la fatigue et le manque de nourriture... Un parfait huis clos vertical pour se détester une fois au sommet... Et pourtant, ce matin, quel bonheur de le revoir ! Car Toni, c’est de l’hyperbole incarnée. Impossible de résister à sa gouaille et à son énergie.

Arnaud et Martina viennent d’essayer une affreuse fissure de vingt centimètres de large et proposent à notre ami de la faire en moulinette. Mais Toni décline l’offre :

– Oh moi, les fissures larges ça né mé pose aucun prrroblème.

Nous le regardons ébahis car ces fissures angoissent même les meilleurs grimpeurs du monde ! Affirmer qu’elles ne te posent pas de problème, c’est un peu comme prétendre parler le mandarin de manière innée. Mais c’est tout Toni. Il est comme ça, unique. Avec lui, inutile d’ergoter. Il excelle dans l’imprécis et en matière de réalisation, le flou est son univers. C’est ce qui fait son charme aussi, et nous passons une excellente journée.

En retrouvant notre compagnon, je repense à cette expédition au Venezuela qui a changé ma vie. L’aventure avait été si intense qu’au retour, j’avais éprouvé le besoin de la raconter par le menu. *Salto Angel* était né. Au départ, ça n’était pas un livre mais un cri. Des feuillets lacérés d’un seul jet dans lesquels je livrais tout ce que j’avais accumulé là-haut de colère. Un hurlement de louve venu du fond de l’être et qui ne me ressemblait guère.

Tant d’années après, je comprends pourquoi cette expédition s’était révélée difficile ; une hypersensible en partance pour la pire

des parois, durant ses lunes, avec des compagnons mâles aux trois quarts inconnus, cela frôlait la démente !

L'écriture est un formidable exutoire, mais à part moi, cela n'intéresserait personne. Et je ne fis pas lire mon tissu de rancœurs, le déchirant bien vite, en abandonnant quelques temps les lambeaux au sol, que je flairais en passant.

Un matin, j'ai repris mon ouvrage à tête reposée, relisant avec surprise des bribes de ma prose des semaines passées : « Tiens, j'ai écrit cela ! Mais c'est exagéré !... » Ce qui m'avait semblé vrai ne l'était plus tout à fait, en ce matin de mai. Alors, décousant, reprenant, barrant et atténuant, je le raccommodai tendrement, me raccommodant en même temps.

Réduire une aventure aussi exceptionnelle à quelques malentendus aurait été fâcheux. Nos blessures s'érodent si vite sous l'action paisible du temps. Le dépit s'était évanoui, laissant place à l'afflux des souvenirs joyeux. En écrivant, je revivais le voyage et c'était merveilleux. Imaginez ! Naviguer au cœur de la jungle pour rejoindre l'immense cirque d'une paroi surplombante que l'on gravit à côté de la plus haute cascade du monde. Et se faire annoncer le sommet, quinze jours plus tard, par un colibri ! Je me souviens de ces longues heures d'attente au relais, qui me donnaient parfois le sentiment d'être piégée. L'estomac vide, les doigts gonflés et les ongles irrités. Mal aux pieds, mal au corps tout entier, meurtri par l'effort et les sangles du baudrier. L'esprit souffrant derrière ses barreaux de chair. *Qu'est-ce que je fais là ?*

Quand soudain... Le souffle d'un oiseau qui passe rapide comme l'éclair, un nuage qui s'effiloche dans le lointain, un arc-en-ciel surgissant du vapoureux de la cascade... S'effondrent les murs de la cellule imaginaire. Être là reprenait tout son sens !

Un peu plus tard, j'avais envoyé mon manuscrit à Michel Guérin, dont j'admirais le travail d'éditeur. Michel ne vit malheureusement jamais le livre achevé. Je garderai toujours un souvenir ému de notre rencontre dans un café de l'Argentière-la-Bessée. Ses encouragements, son regard à la fois lucide et bienveillant. Son écoute et son exigence m'avaient mis le pied à l'étrier.

*

Après trois semaines à vivre dans le désert de Moab, il était temps de mettre cap à l'ouest.

Sur les falaises d'Indian Creek, nous avons fait la connaissance de Sean Leary, alias Stanley, enchanté de faire cordée avec Martina au Yosemite. Nous roulons ensemble vers El Capitan. « C'est bon de savoir qu'il y aura toujours un rocher qui nous attend, un désir ré-enflammé, un plaisir renouvelé, un enseignement aussi », me dis-je.

Sans le pollen qui voltige en juin dans la vallée, tout serait parfait.

« Mais cesse donc de te plaindre et fais de tes faiblesses une force ! Positive que diable ! Jette Cioran et lis Maslow ! » m'exhorte le *hard worker* qui sommeillait en moi. Forte de ces bonnes résolutions, des encouragements de Martina et de l'aide d'Arnaud, je me sens prête à m'attaquer au gros morceau.

Une fois au pied de la paroi, hormis dire « whaou ! » me décrocher la mâchoire et préparer mon sac, il ne me reste pas grand-chose à faire.

« Tenter une longueur qui nous fait peur, c'est prendre rendez-vous avec soi-même », m'a dit un jour un ami, en plaisantant à

demi. Tenter une longueur qui nous inquiète, c'est se promettre d'y être en dépit des doutes et des difficultés.

Ce matin, avant que le soleil ne pointe son nez, j'ai rendez-vous avec *Hollow Flake*. Cette longueur débonnaire sur le dessin (se méfier des dessins), cotée 5c (se méfier des cotations), cette longueur disais-je, c'est mon Everest à moi depuis deux semaines. Le plus irritant, c'est qu'en second, elle ne présente aucune difficulté. Alors si j'ai décidé de tenter *Free rider* intégralement en tête, c'est un peu à cause d'elle et du défi psychologique qu'elle représente pour moi. Sans ça, je suis sûre que par lâcheté, je l'aurais refilée à Arnaud à qui elle ne posait pas de réel problème.

Hollow signifie « caverneux, qui sonne creux... » Au figuré *to feel hollow*, c'est se sentir vidé. J'ai regardé le dico avant d'y aller et une fois au pied, je confirme : quelque chose en moi se liquéfie doucement. Comment dire ? Après dix mètres d'escalade, on mousquetonne un piton rouillé. De là, on jouit d'une vue imprenable sur une écaille gigantesque qui semble flotter sur une dalle lisse. Rien de bien méchant à première vue si ce n'est que l'on devine le relais, vingt-cinq mètres plus haut et que le mauvais piton est l'unique protection. Pour accéder à l'écaille, il faut descendre vingt mètres en désescalade à l'aplomb du piton, traverser cinq mètres à gauche, avant d'entamer une interminable remontée qui se corse à mesure que l'écaille s'élargit.

J'en ai passé des nuits à tergiverser dans mon duvet et à dérouler le film du semblant de méthode que j'avais trouvé en second lors d'un repérage dans le bas de la voie. Comme mes petits pieds ne coïnciaient pas dans la fissure, j'avais décidé de grimper dos contre l'écaille, pieds à plat dans la dalle, le regard forcément rivé au fameux piton, planté de travers et tant de mètres plus bas...



Première randonnée solitaire sur la colline, à l'âge de 5 ans, le jour où j'ai décidé de quitter la maison.
En fait, je me suis éloignée de 100 mètres !



Photos © Collection Stéphanie Bodet

Vieilles pierres et souvenirs d'enfance : la maison de mes grands-parents maternels, aux Lèches, dans le Périgord.



Avec le parfait look des années 1980, la famille Bodet en sortie dominicale à skis de randonnée dans le Champsaur.



Photo © Collection Arnaud Petit

Arnaud, à l'âge de 14 ans, tout fier avec son piton, en compagnie de son père et de son petit frère, François, au sommet de l'aiguille Méridionale d'Arves.



Photo © Arnaud Peiff

Dernière remontée sur corde après douze nuits dans la paroi lors de mon ascension du Salto Angel en 2006 avec Igor Martinez, Toni Arbones, Nicolas Kalisz, Evrard Wendenbaum et Arnaud.



Après une nuit d'averses torrentielles au Salto Angel. Trempée jusqu'aux os, j'ai la sensation d'avoir essuyé une tempête en haute mer – à 400 mètres du sol !

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Sylvain Tesson	11
Demain n'existe pas.....	15

PREMIÈRE PARTIE

Grandir

Chapitre I	Enfance.....	21
Chapitre II	Grimper.....	41
Chapitre III	Arnaud	53
Chapitre IV	Émilie	63
Chapitre V	Podiums.....	71
Chapitre VI	Biographie	89

DEUXIÈME PARTIE

Vagabonds de la verticale

Chapitre VII	Mes années folles	97
Chapitre VIII	Sadiya	115
Chapitre IX	Un été sauvage.....	127
Chapitre X	Se perdre et se trouver	147
Chapitre XI	Flamme éternelle	161
Chapitre XII	Fugues	179

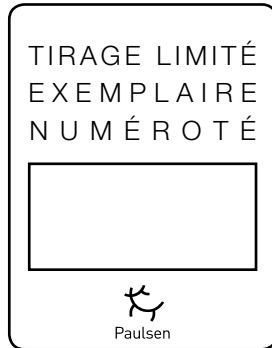
Chapitre XIII	El Capitan en libre	191
Chapitre XIV	Babel	217

TROISIÈME PARTIE

À la verticale de soi

Chapitre XV	Sigoyer.....	225
Chapitre XVI	Vertiges.....	235
Chapitre XVII	Une autre vie que la mienne.....	247
Chapitre XVIII	Grave ta joie dans la pierre.....	259
Chapitre XIX	Aventures intérieures.....	267
Chapitre XX	Mille manières d'enfanter.....	281
Chapitre XXI	L'amour fertile	285
Épilogue		289
Remerciements.....		293

Il a été tiré de cet ouvrage
1 000 exemplaires numérotés,
le tout constituant l'édition originale.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie) en septembre 2016
Dépôt légal : septembre 2016
ISBN : 978-2-35221-182-2

Stéphanie Bodet

À la Verticale de soi

C'est l'histoire d'une enfant asthmatique qui serre très fort un caillou dans sa main pendant le supplice des cours de gym. D'une petite fille sensible qui aime rêver hors des sentiers. Qui du plus loin qu'elle se souvienne a choisi de regarder sa vie de haut, à la verticale de soi.

Perdue pour le sport, Stéphanie Bodet s'est vouée à l'escalade. Dans tous les sens du terme. Des années de compétition aux vagabondages verticaux sur des parois lointaines, elle s'émerveille des bivouacs glacials sous les étoiles, de la puissance de l'amour et de l'éclat des heures suspendues comme un contrepoint à la lourdeur des jours.

C'est l'histoire d'une jeune femme de 40 ans qui, à l'heure des rendez-vous avec soi-même, se livre avec une totale sincérité, à l'affût de ses doutes, de ses fragilités, dans sa recherche d'une vie « vraie » dont le sens est sans cesse à réinventer.

Championne d'escalade et aventurière, Stéphanie Bodet explore toutes les facettes de l'ascension depuis plus de vingt ans. *À la Verticale de soi* est son second livre après *Salto Angel*.

Préface de Sylvain Tesson

25,00 € TTC (prix France)



www.editionspaulesen.com